

Discours apologétique de la religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du "Contrat social" et contre les
[...]

Arnavon, Jean-Joseph (Abbé). Discours apologétique de la religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du "Contrat social" et contre les paradoxes des faux Politiques du siècle, par M. l'abbé d'Arnavon,.... 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

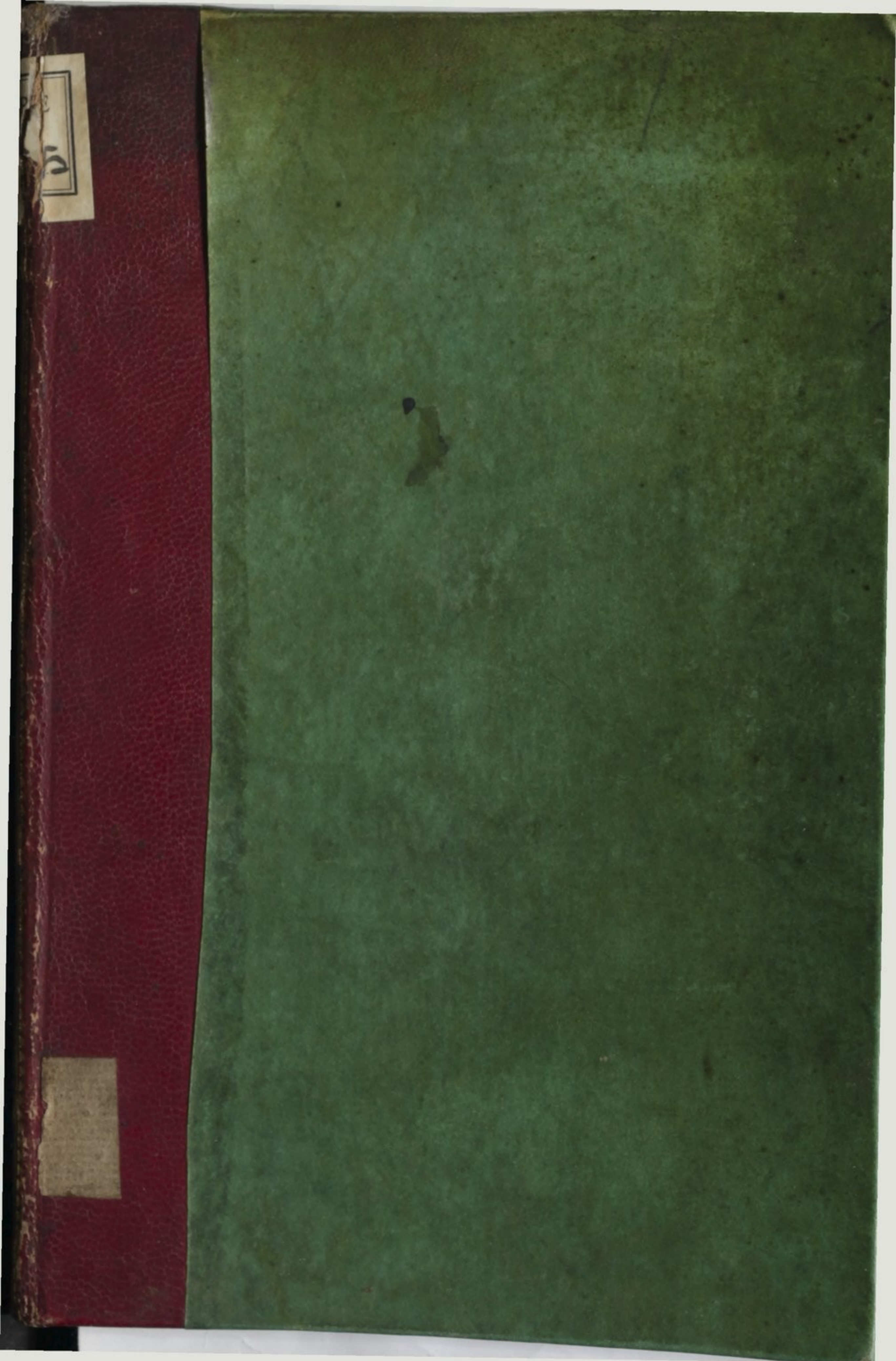
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

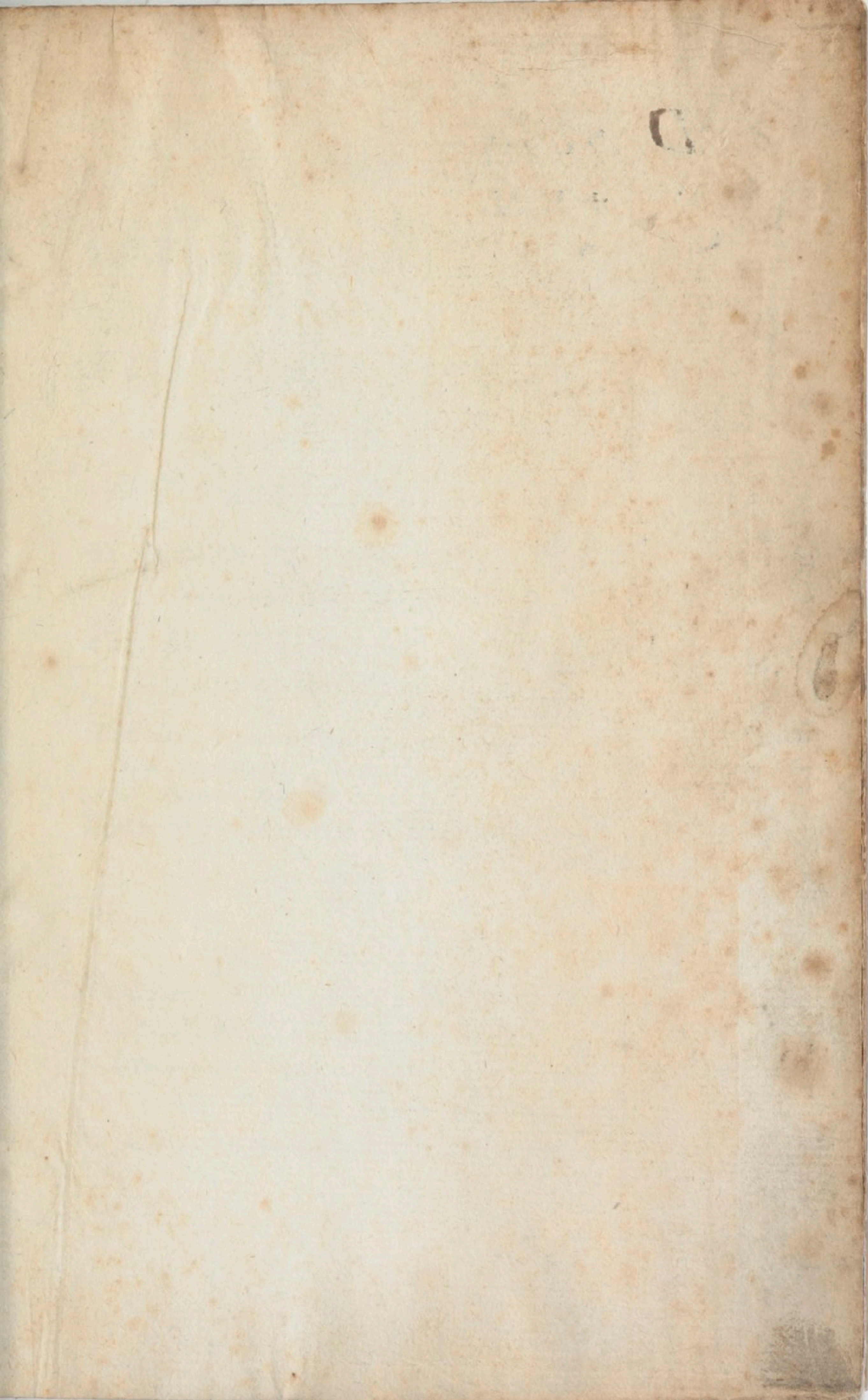
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

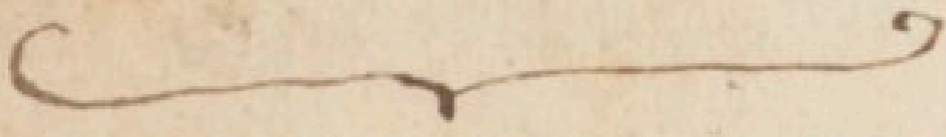




P.

D. 7259.

N.N.



21635.

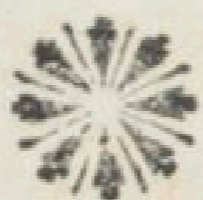
DISCOURS
APOLOGÉTIQUE

DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE,

AU SUJET DE PLUSIEURS ASSERTIONS
DU CONTRAT SOCIAL,
ET CONTRE LES PARADOXES DES FAUX
POLITIQUES DU SIECLE ;

Par M. l'Abbé d'ARNAVON,
Bachelier de Sorbonne, en Licence.

*Ipsi ceciderunt. . . . nos autem surreximus &
erecti sumus. Ps. 19, v. 9.*



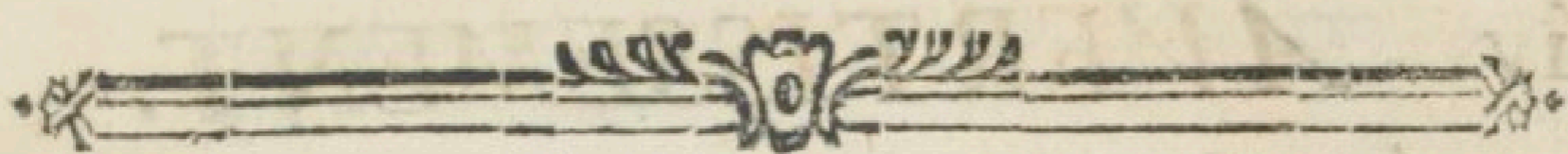
A P A R I S,

Chez LOUIS JORRY, Fils, Imprimeur-Libraire,
rue de la Huchette, près du petit Châtelet.

M. D C C. L X X I I I.

Avec Approbation & Permission,





AVERTISSEMENT.

C'EST avec le plus grand succès que des plumes savantes se sont exercées dans ce siècle à établir la divinité du Christianisme : on peut même dire avec vérité que les preuves en ont été portées jusqu'à la démonstration.

Mais que cette Religion ait Dieu ou l'homme pour auteur ; qu'elle soit véritable ou fausse, ce n'est plus précisément de quoi il s'agit entre nos Antagonistes & nous : depuis que, forcés d'abandonner le Dogme, ils s'en prennent à la Morale, se jettent dans la politique, & dirigent de ce côté tous les efforts de leur génie.

iv *AVERTISSEMENT.*

Ainsi , la loi chrétienne s'accorde-t-elle bien ou mal avec la politique ? se lie-t-elle avec les intérêts civils , où y répugne-t-elle ? renforce-t-elle ou affoiblit-elle la constitution des Empires ? en un mot , est-elle utile ou nuisible ? Voilà positivement l'état de la question , le nouveau champ de bataille dans lequel s'escriment nos Philosophes , & le dernier retranchement où il s'agit de les forcer.

C'est ce que nous avons entrepris , toutefois consultant bien moins la foiblesse de nos talents que ce zele puisé dans les exemples de ces généreux athletes de la Religion , accoutumés à la victoire , & dans le sein de cette fa-

AVERTISSEMENT. v

vante & pieuse Compagnie qui daignera nous adopter, & que, depuis nos plus jeunes ans, nous avons toujours révéree comme l'Aréopage de l'Église & le Concile perpétuel des Gaules.

D'abord nous conçûmes le plan d'un Ouvrage destiné à réfuter analytiquement les assertions dangereuses du *Contrat social* & tous les principes antipolitiques dont fourmillent presque tous les écrits des Philosophes modernes; nous préparâmes les matériaux nécessaires, & nous commençâmes le travail. Depuis, ayant fait réflexion que cet Ouvrage seroit de longue haleine & exigeroit un temps considérable; d'un autre côté, alarmés

vj *AVERTISSEMENT.*

des impressions funestes que faisoient les maximes de la fausse politique sur toute la classe des esprits frivoles, & craignant les progrès de la contagion; en attendant cet Ouvrage didactique, nous avons cru devoir prémunir les Fideles contre la séduction, leur épargner des inquiétudes & ranimer leur foi, en leur mettant entre les mains la réfutation des paradoxes qui nous ont le plus frappé; réfutation qu'après avoir faite dans la Chaire de vérité, nous avons comme incorporée dans ce Discours.

Ce n'est point ici un effort pénible de l'esprit, un tissu d'arguments, une froide dissertation;

AVERTISSEMENT. vij
c'est le cœur qui doit parler, & le cœur ne *sophistique* point: il prouve par le sentiment & persuade par la force de la vérité; il brise les chaînes de l'argument, se dégage des entraves du syllogisme, & dédaigne d'assujettir sa marche à la symmétrie d'un plan & au compas du Géometre.

Maintenant que la critique se déchaîne contre nous; que certains détracteurs intéressés nous traitent de *déclamateurs*, nous n'en ferons point surpris. Nous savons ce que signifie dans leur bouche ce titre de dédain: & depuis qu'en haine de la Religion, le Patriarche de la Philosophie qualifia le savant Évêque de Meaux, de *décla-*

viii *AVERTISSEMENT.*

mateur , & qu'il traita son admirable *Discours sur l'Histoire* , qui n'a point eu de modele & n'aura point d'imitateur , d'éloquente *déclamation* ; nous protestons que tous les traits de leur injuste critique n'ont pour nous rien d'offensant : & d'ailleurs notre récompense étant indépendante de l'opinion ainsi que de la volonté des hommes , nous sommes assurés de la trouver toujours au fond de notre cœur.



DISCOURS



DISCOURS

APOLOGÉTIQUE.

LA Philosophie, autrefois souple & timide, se bernoit à lancer contre la Religion quelques traits dans les ténèbres, & à tourner en dérision ses lithurgies sacrées, la majesté de son culte & la sainteté du Sacerdoce.

Mais de nos jours, enhardie par des succès qu'elle ne doit peut-être qu'à notre indulgence, elle l'attaque à force ouverte, la poursuit jusques dans son sanctuaire, & lui dispute tout à la fois son origine céleste, la sagesse de sa législation & la gloire de former les cœurs à la vertu.

Des hommes nouveaux, orgueilleux

contempteurs de la foi de nos peres,
 se font élevés, & ont dit : « La Reli-
 » gion de Jesus-Christ est défectueuse
 » dans sa législation ; c'est la Religion
 » du Prêtre, qui, séparant le systême
 » théologique du systême politique,
 » fait que l'état n'est pas un ; exclusive
 » & tyrannique, également opposée
 » aux intérêts de César & aux intérêts
 » des Peuples, nuisible à la forte consti-
 » tution des États & destructive de la
 » société ».

Apprenez, ô insensés Politiques !
 non seulement que la Religion ne mé-
 rite pas ces qualifications odieuses &
 ces imputations graves, mais con-
 noissez encore les biens infinis qu'elle
 fait aux hommes & à la société uni-
 verselle.

C'est elle, en effet, qui, pres-
 crivant des devoirs à chaque individu,
 & plaçant chaque terme dans son
 vrai rapport, ramene tout à l'ordre ;

qui, distinguant ce qui ne sauroit être confondu, & fixant les limites entre le Sacerdoce & l'Empire, concilie parfaitement les deux systêmes; qui, alliant par une insertion artificielle la société religieuse à la société civile, donne à ces parties incomplètes la liaison & l'unité morale; qui, portant son regard sur tous les points de la machine sociale, & sans cesse appliquée à remonter, pour ainsi dire, ses contre-poids, en resserre les ressorts, l'affermir contre les fréquentes secousses & les ébranlements occasionnés par le froissement des intérêts & par le choc des passions, lui donne une constitution solide & des fondements invariables.

La société générale ou une société particulière sera fortement constituée, s'il y regne cette triple union: 1^o. l'union des membres entr'eux, 2^o. l'union des membres avec leur chef, 3^o. l'union

du chef avec les membres. Or, la Religion seule l'opere cette triple union, la perfectionne & la consume.

Établifions nos preuves, nous démafquerons enfuite les fophifmes, & réfute-rons les paradoxes des faux Politiques.

D'ABORD l'intérêt & les paffions rapprocherent les hommes & les réunirent en fociété : mais l'intérêt & les paffions, quoiqu'en dife le trop fameux Auteur du *Livre de l'Esprit*, ne font que de faux principes d'intelligence & d'union : capables de former des nœuds factices & momentanés, ils ne fauroient maintenir l'harmonie & empêcher la diffolution du corps politique, qui, avec des dehors peut-être importants, manquant de liaison & de chaleur vivifiante, ne refsemblera plus qu'à ces énormes masses qui frappent & arrêtent les regards du Voyageur Européan, mais qui, dans l'intérieur,

ne renferment que des ossements & des cadavres.

Le regne des passions fut celui de l'anarchie ; la loi , encore informe & sans vigueur , étoit insuffisante pour réprimer l'ardeur insatiable d'acquérir ; la cupidité fut le premier mobile ; l'intérêt particulier , dégénéré en intérêt personnel , éteignit tout sentiment de vertu : nul frein à la licence ; & du bloc des passions , sortoient des étincelles capables de tout embraser.

Bientôt la force fit le droit ; les propriétés ne furent plus sacrées ; le fer destiné à remuer la terre , termina les différends , & ce fatal instrument de la cupidité & de la haine fut souillé du sang des humains : les petites sociétés se dévorèrent , & la grande société , gouvernée par des maximes incohérentes entr'elles , agitée par les plus violents tourbillons , & devenue l'image du cahos où tout se brise , se

heurte & s'entre-détruit, se trouva sur le penchant de sa ruine.

Dans ce moment critique, dans cette crise violente, la Religion, cette Fille du Ciel, descend sur la Terre; elle réprime les passions & les tourne vers le bien général; elle enflamme les desirs pour les biens moraux qui sont immenses, au mépris des biens physiques si limités; elle substitue à cet esprit d'*égoïsme* qui s'approprie tout, qui se fait le centre de tout, l'esprit de désintéressement, qui partage au lieu d'exclure, qui donne au lieu d'entasser; elle anéantit le moi humain, source de tous les maux; & avec son grand précepte de la charité, elle fait naître l'ordre du sein de la confusion, l'union du sein de la discorde, & renforce la société ébranlée jusques dans ses fondements.

A peine la charité, cet esprit de vie, ce lien de l'univers, cette vertu douce

& insinuante , eut-elle versé ses influences dans les cœurs , que le goût d'une sympathie , jusqu'alors inconnue , commença à se faire sentir , & un nouvel ordre social se développa. A mesure que l'on faisoit les rapports qui n'avoient point encore été apperçus entre les humains , on eut de nouvelles idées de vertu , d'autres principes , avec un code nouveau. On connut le beau moral , les cœurs en furent épris : l'on s'abandonna à la conduite des loix , la génération fut sainte , & l'espece tendit à sa perfectibilité.

Alors les liens de l'humanité se raffermirent , le droit du plus fort fut civilisé , le grand mur de séparation tomba , les distances de l'inégalité furent comblées , on ne distingua plus le citoyen de l'étranger , toute indifférence cessa , toute haine fut éteinte , les fers de l'esclavage qui avilissent & qui dégradent l'humanité furent brisés ,

& on ne connut plus d'autres chaînes que celles des bienfaits. La cupidité oublia ses odieuses maximes qui tendent à envahir, & l'avarice ouvrit ses trésors. Le riche se dépouilla volontairement en faveur du pauvre, en qui il découvroit non seulement son semblable, son frere, mais encore un membre de Jesus-Christ; & le pauvre, secouru & alimenté par le riche, crut appercevoir en lui & révéra une Providence visible.

En même temps la justice, l'amour de l'ordre, la tendresse paternelle, la piété filiale, la fidélité dans le lien conjugal, la sincérité dans les amitiés, & toutes les vertus qui constituent les mœurs, dériverent de la charité comme d'une source féconde.

Ainsi, avec un seul de ses préceptes, la Religion faisoit bien plus que les Philosophes, tant du Lycée que du Portique. Une Doctrine fastueuse,
qui,

qui, élevant l'homme au-dessus de la condition mortelle, sembloit mettre sous ses pieds les orages & les tonnerres : une froide théorie toute renfermée dans l'enceinte des écoles, & si propre à servir d'aliment à l'orgueil, pouvoit bien tenir lieu de vertu à des Rhéteurs & à des Sophistes ; mais la loi de Christ, parole abrégée, règle efficace & persuasive, ne se termine point à une vertu de pure représentation & de parade, mais elle conclut à la pratique. Pleine de force & d'efficace, elle agit dans l'homme, elle échauffe son ame, elle change son cœur, & lui fait chérir dans un ennemi, un frere : elle fond toutes les affections dans le sentiment de l'amour ; & réunit tous les intérêts dans un centre commun, dont toutes les parties se lient, s'imposent & se tiennent en équilibre.

A cette union, dans la primitive

B

Eglise, l'on discernoit les Chrétiens des Infidèles. Voyez, disoit-on, comme ils s'aiment! ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame! on les voit toujours prêts à se servir, à se secourir! ils se sacrifient volontiers les uns pour les autres! En édifiant la gentilité, ce spectacle tournoit toujours à la gloire de la Religion, que l'on bénissoit comme la Bienfaitrice du genre humain; comme une Reine de réconciliation & de paix.

Il faut donc être étrangement aveuglé ou par des préjugés de Secte, ou par la haine de cette Religion, pour la taxer d'intolérance & lui faire un crime de son axiôme, *hors de l'Eglise point de salut*. Il est important que nous démêlions ici le vrai d'avec le faux.

Taxer la Religion d'intolérance, parce qu'elle ne sauroit s'allier avec ces Religions qui sont le fruit de l'intérêt, de la politique & de l'imposture;

Nous n'avons garde d'en disconvenir : c'est l'incompatibilité de la véritable Religion avec les fausses ; ainsi hors de cette Religion point de salut.

Taxer la Religion d'intolérance , parce qu'elle abhorre le culte samaritan , qu'elle dit anathême à la nouveauté , qu'elle abat tout Autel qui ne rougit point du sang de l'Agneau ; & que , comme il n'y a qu'un Dieu & qu'un Christ , aussi n'admet-elle qu'un culte , qu'une forme , qu'un symbole. Nous n'avons garde de le dissimuler ; c'est l'incompatibilité de la vérité dont l'Eglise est la colonne & la dépositaire , avec l'erreur & le mensonge ; ainsi hors de cette Eglise encore point de salut.

Taxer la Religion d'intolérance , parce qu'elle réprime les passions & les vices , & qu'elle les exclut de son sein ! Nous le prêcherons , s'il le faut , jusques sur les toits ; & c'est l'in-

compatibilité du bien avec le mal que l'Église, toujours vierge, ne peut ni commettre, ni autoriser, ni souffrir. Encore hors de cette Église point de salut.

Taxer la Religion d'intolérance, en ce sens, qu'elle violente les consciences, qu'elle prêche un Dieu le poignard à la main, qu'elle rompt l'unité sociale, qu'elle arme les hommes contre les hommes, qu'elle se plaît dans le désordre, dans le sang & le carnage : c'est la défigurer... c'est la calomnier...

Non, elle ne prêche pas un Dieu le poignard à la main, cette Religion, qui ne confie à ses Ministres d'autre glaive que celui de la parole; elle n'est point cruelle cette Religion, qui ne respire que douceur, qu'humanité, que justice & que paix; elle ne se plaît pas dans le sang & le carnage, cette Religion, qui, en érigeant en vertu l'amour des

Hommes , & en plaçant cet instinct qu'elle consacre , à la tête de son code immortel , en fait le fondement de toute sa législation ; elle ne rompt pas l'unité sociale , cette Religion , qui donne les motifs les plus engageants d'une liaison aussi sainte qu'étroite , & qui , unissant les membres de la société par tout ce qui les unit à Jesus-Christ leur divin chef , les anime tous du même esprit , les soutient tous de la même espérance , & les enfante dans le même sein. Et pourquoi , nous dit-elle , vous haïriez-vous ? N'êtes-vous pas tous frères ? ne suis-je pas votre mere ? n'avez-vous pas Dieu pour pere ? n'appartenez-vous pas tous à cette Jérusalem qui s'élève de la terre jusqu'aux Cieux ? Pardonnez vos erreurs , supporter vos défauts réciproques & vous aimer tendrement les uns les autres , voilà votre devoir & le vœu le plus ardent de votre mere : *Filioli , diligite vos invicem.*

C'est sur-tout dans les calamités publiques que cette mere manifeste sa tendresse, que la charité exerce la force de son empire & qu'elle déploie toute son énergie. Nous en fûmes témoins dans cette nuit désastreuse où la flamme dévorante réduisit en cendre une partie si considérable de cet antique & vaste monument que la piété de nos peres crut devoir élever au milieu de cette Capitale, en faveur de la pauvreté souffrante.

Nous l'avons vu ce Pontife vénérable, qui, par la force de son ame; par ses mœurs & par sa haute vertu; en impose même à la Philosophie, se signaler par un zele tout à la fois compatissant, libéral & actif.

Nous avons vu des Magistrats, amis de l'ordre & des hommes, pourvoir à tout dans l'incendie & se présenter où le péril étoit le plus pressant.

Nous avons vu des Seigneurs du

plus haut rang, ces hommes issus de tant de héros dont la valeur & le sang fonderent cette Monarchie, ou l'affermirent; ces hommes, nos supérieurs dans l'ordre social, nos protecteurs & souvent nos bienfaiteurs si dignes de tout notre respect & de notre amour; mais que la Philosophie, accoutumée à ne rien respecter & qui ne croit pas à la vertu, ne manque jamais de dénigrer aux yeux des peuples, & de peindre sous les traits les plus odieux; jusqu'à leur refuser un cœur; élevés par des motifs de Religion au-dessus de l'humanité même, nous les avons vus déposer le faste de leur grandeur, se confondre dans la foule, arroser de leurs larmes les ruines encore fumantes & s'attendrir sur la défolation d'Israël.

Le sexe avoit oublié sa foiblesse & sa timidité; ce fut une sainte émulation entre les Religieux & les Militaires,

à qui affronteroit les périls avec plus de courage , arracheroit le plus de victimes à la mort , & donneroit les plus grands exemples. Mais que d'actions immortelles furent ensevelies dans les ténèbres de cette nuit , qui ne brilleront jamais qu'aux yeux de Dieu !

Reposez dans le sein de la gloire ; ames magnanimes ! martyrs de la charité ! qui avez succombé en voulant sauver vos freres ! foyez à jamais bénits , Citoyens généreux , & vous dont le courage & les pieux efforts arrêterent le progrès des flammes & déroberent les pauvres malades à une mort certaine !

Et vous , qui , par vos prompts secours , avez soulagé ces infortunés souffrants , dans ce vaste Temple qui leur sert d'asyle , exposés à toute la rigueur du froid !

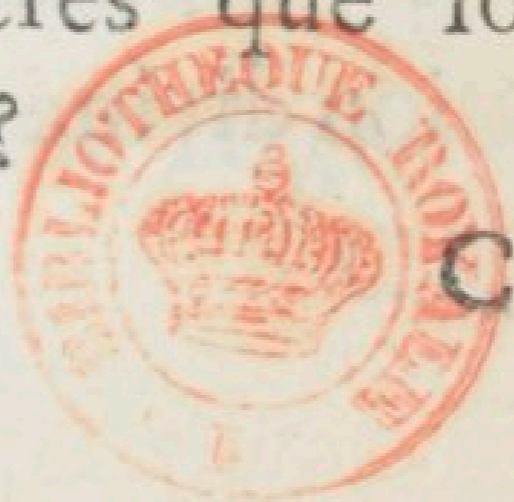
Et vous , enfin , qui , par des largesses abondantes , en nous rassurant
contre

contre un avenir désolant, avez adouci le sentiment profond de la douleur publique !

Maintenant je demande si, parmi tant de vertueux Citoyens & de ces héros de la charité, on remarqua beaucoup de ces hommes qui écrivent de la vertu, qui tracent les devoirs de Citoyens, qui prétendent même nous endoctriner, nous qui avons reçu notre mission de Dieu même pour les enseigner, eux & le monde entier * ?

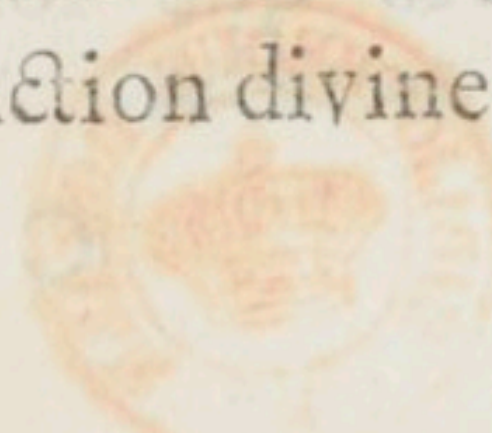
Qu'ils nous disent donc, ces hommes si fort enorgueillis de la fastueuse dénomination de *Philosophes*, si c'est la Philosophie ou la Religion qui vient d'étaler dans cette Capitale ce grand & touchant spectacle ! Mais les connoissent-ils seulement ces liens qui lient l'homme à l'homme, le citoyen au citoyen ? ont-ils jamais senti la force de ces nœuds sacrés que forme la charité chrétienne ?

* *Ite,*
docete
omnes
gentes.
S.Math.



En lui substituant la bienfaisance, qu'avez-vous fait ? ô prétendus Philosophes ! Vous avez ôté à la bienfaisance même le seul motif qui pût la rendre féconde, invariable, sans bornes, & capable des plus sublimes efforts. Avec ce phantôme de vertu sociale, prétendez-vous former des Citoyens ? Nous vous annonçons que vous ne ferez jamais que des enthousiastes, qui, comme leurs maîtres, diffuseront ; mais est-ce en débitant des axiômes & des sentences, ou bien en agissant vigoureusement & par les plus généreux sacrifices, que l'on sert la Patrie & l'humanité ?

Outre l'esprit de fraternité, la Religion inspire encore l'esprit de subordination ; c'est-à-dire que non seulement elle unit les membres de la société entre eux, mais qu'elle les unit à leur chef, en sanctifiant l'obéissance, & en donnant une sanction divine au pouvoir législatif.



La Religion remonte jusqu'aux premiers âges du monde, & nous conduit, comme par la main, à la source des choses, pour nous faire voir dans Adam & dans Noé les premiers monarques du monde.

Ensuite elle nous présente une nombreuse famille, qui, dans son chef, reconnoît son guide, son législateur & son maître. C'est un pere au milieu de ses enfants, qui leur distribue le travail, qui regle leurs différends, qui exerce sur eux une autorité non contestée & incontestable, puisqu'elle est indépendante de tout pacte & de tout contrat; autorité dont il ne pouvoit être dépouillé non seulement sans injustice, mais même sans sacrilege, puisqu'il la tenoit immédiatement du Très-Haut.

Telle est l'origine de toute Puissance établie sur la terre; elle émane directement de Dieu: c'est lui qui fait régner les Rois, *per me Reges regnant,*

qui les place sur le trône & qui leur met entre les mains le glaive formidable que les Princes ne doivent jamais porter en vain ; c'est lui qui, en ratifiant le pacte social , *condition nécessaire , mais non cause efficiente & translatrice de la souveraineté* , lui donne la sanction & l'indissolubilité ; enfin , c'est lui qui leur communique le droit de vie & de mort, droit sacré que les contractants qui ne pouvoient l'avoir, n'ont pu donner, & que les chefs des nations ne tiennent que de l'Être suprême.

De ces notions lumineuses , il suit que le Chef de la société n'est pas tant l'homme du peuple que l'homme de Dieu ; qu'il n'est pas tant un emblème , un symbole & le représentant de la Divinité , que son Ministre actif & vivant ; que donner atteinte au contrat ratifié dans le Ciel , c'est un crime ; que se révolter contre le Chef

flu, c'est résister à Dieu, auquel seul il est comptable.

Telles sont les idées que nous donnent les Livres saints, de la Royauté & de la souveraine puissance. Nous rejettons toute doctrine qui ne seroit pas fondée sur les maximes du grand Apôtre; & nous disons anathème à tout système qui ne seroit pas le système de Dieu même.)

D'où vient que les premiers Chrétiens se signalèrent toujours par une fidélité à toute épreuve envers les Empereurs payens? persécutés avec fureur dans les armées, & dans tout l'Empire, ils donnoient l'exemple de la soumission, se courboient sous le sceptre de fer, baisoient la main qui les frappoit, & tendoient la gorge au glaive homicide; c'est que la Loi sainte étoit toujours présente à leur esprit: éclairés par les lumières de la foi, ils découvroient dans leurs persécuteurs

les instruments de la vengeance de Dieu, ou de sa miséricorde, & ils ne manquoient pas de distinguer le Prince temporel du Roi éternel ; toujours prêts à tout souffrir du Prince temporel, dans la vue d'obéir & de plaire au Roi éternel. Dans les siècles postérieurs, peut-être a-t-on vu des exemples contraires ; mais loin de les autoriser, la Religion en deteste la mémoire, tant ils sont opposés à son esprit, qui est un esprit de paix, & à ses préceptes, qui prescrivent l'amour du devoir & la fidélité aux Puissances.

Le zèle du fanatisme a pu mettre le crime en système, faire découler le forfait du sein de la clémence, & graver sur le poignard le nom du Dieu de paix : il a pu justifier des atrocités par le sophisme, & le sophisme par le glaive ; mais la Religion n'a jamais su autoriser des excès,

en substituant les préjugés aux remords : elle qui frappe du même anathême , & l'ambitieux hypocrite qui met le masque en approchant du trône , & qui n'attend qu'un moment favorable pour usurper le sceptre dans sa foiblesse ; & le furieux , qui dans le délire de la superstition , armé d'un fer parricide , court embrasser l'autel qui le repousse ; & le membre rebelle qui résiste à son Chef , abusât-t-il de son pouvoir , & fût-il un Chef discolle : *etiam discolis.*

Mais , si le Gouvernement devenoit insupportable , si le Chef , ennemi de ses membres , tournoit contre la Nation la pointe du glaive destinée à la défendre , enfin si les excès d'un pouvoir absolu & tyrannique étoient à leur comble , alors que faudroit-il faire ? Souffrir & obéir. En effet , que gagneroit-on à se révolter ? l'audace couronnée à quoi aboutira-t-elle ? qu'à donner au Tyran un

successeur, qui, peut-être frappé de la catastrophe, craignant pour lui un sort aussi tragique, & en proie à une cruelle défiance, commencera par écarter tout ce qui lui fera ombrage; abattra autour du trône toutes les têtes qui lui feront suspectes, & se croira fondé à établir sa politique sur le malheur & la misère des peuples qu'il écrasera, afin qu'ils ne soient point tentés de jamais être rebelles. Mais que fera-ce, si ceux qui auront été les plus audacieux sont aussi les plus foibles, & si on est obligé de retourner au joug qu'on avoit secoué? Vous n'étiez battus auparavant qu'avec des verges, vous le ferez désormais avec des scorpions; les prisons, les exils se multiplieront à l'infini, la privation des propriétés, les tortures, le fer & le feu deviendront les instruments de la vengeance d'un Tyran échappé au fer assassin, & le sang coulera à
grands

grands flots depuis la premiere marche du trône, jusqu'aux dernieres limites de l'Empire.

Obéissez donc à vos Chefs , ô peuples ! puisque de la soumission dépend votre tranquillité & votre bonheur. Mais obéissez , parce que Dieu vous l'ordonne, *etiam discolis*. En gravant fortement dans les esprits & dans les cœurs , ce grand principe de soumission & de dépendance, la Religion , qui déjà a tant fait pour les Chefs de la société , en donnant à leur pouvoir une origine céleste , & une sanction divine , met leur autorité à l'abri des caprices des peuples , des révolutions & des vicissitudes : c'est dans le lieu le plus sûr & le plus inaccessible qu'elle dresse leur trône , dans la conscience même où Dieu a le sien , *sed etiam propter conscientiam* : enfin , elle rend leur personne sacrée inviolable , & la couvre de son égide immortelle.

Bien plus, si ces heureuses dispositions que la Religion met dans les peuples, relativement à leur Chef, se trouvent encore aidées & fortifiées par l'instinct national, il en résultera des effets surprenants.

Delà ce profond respect du Français pour ses maîtres, & cet amour qui tient presque de l'idolâtrie : une parole sortie de la bouche du Monarque, va porter l'honneur au sein des familles, & le fait circuler avec le sang jusqu'à la dernière génération : son regard anime le courage du guerrier, échauffe son ame, met en ferment le germe de l'héroïsme, & enfante cette obéissance impétueuse qui le fait voler à la mort. Enfin, la Nation est tellement unie à son Roi, qu'elle semble identifier avec lui ses intérêts & sa gloire. O instinct admirable ! ô nœuds sacrés ! ô sainte union ! Religion chrétienne, voilà ton ouvrage !

Ce n'est pas tout : & non seulement elle unit les membres de la société entr'eux , & les membres à leur Chef , mais encore elle lie très-étroitement le Chef avec ses membres. Troisième & dernière union , sans laquelle la société manquant de liaison , seroit hors d'état de prendre jamais aucune consistance.

Selon la politique chrétienne , régir les peuples , n'est pas les subjuguier , c'est en être pere : si la bienveillance est la première des vertus , elle est aussi le premier devoir des Chefs , & s'ils sont au-dessus de tous , ils sont aussi redevables à tous. Leur grand modèle , c'est Jesus-Christ. Représenté sous les traits d'un Pasteur , il n'a point l'ame d'un mercenaire , mais il chérit son troupeau : la brebis égarée a des droits incontestables à sa tendresse ; & s'il est Roi , c'est par l'amour qu'il prétend régner , plutôt

que par la crainte ; & il a tant aimé , qu'il est mort pour son peuple. A la vue d'un tel modele , un Chef ne veut plus dominer avec orgueil ; mais , franchissant les distances du haut rang où il est élevé , il vient se rapprocher de ses membres , & s'unit intimement à eux par le motif de cette charité ; dont l'influence féconde dans son ame le germe des vertus , que la bonté divine a mis dans tous les cœurs.

Il ne se fatiguera pas sous une pompe vaine ; les cœurs voleront après lui , & le défendront bien mieux que les glaives. Son nom ne sera plus prononcé qu'avec un respect religieux , & les larmes de la joie publique qui couleront autour du trône du bon Roi , en excitant dans son ame l'émotion la plus délicieuse , le dédommageront du malheur de régner.

L'on verra les abus corrigés , la bienséance des mœurs publiques con-

servée, les maximes du faux honneur flétries, la licence & le luxe réprimés, les efforts de l'impiété vengés par la majesté du culte, l'autorité respectée dans les écrits qui peignent les mœurs & qui les font; les Arts feront en honneur, les talents récompensés & les sciences cultivées: on suivra pas à pas la nature, on puisera dans les sources de goût, on fera d'heureuses découvertes pour l'humanité; les Cités brilleront d'une nouvelle splendeur; l'Agriculture, le premier des Arts, sans lequel nous en serions encore réduits à disputer nos aliments aux bêtes féroces, sera en vigueur; & les Cultivateurs, cette classe d'hommes si pauvres, si méprisés, & si utiles, qui de leurs sueurs, pour ainsi dire, pétrissent le pain que nous mangeons, ne mourront point de faim dans leurs chaumières, tandis que l'on regorge de superfluités

dans les Villes ; mais de ces moissons échappées aux intempéries du Ciel & à la cruelle avidité , ils se nourriront eux & leurs enfants , dont ils formeront ou des soldats , ou des laboureurs pour les campagnes qui manquent presque toujours de bras.

Ainsi , que de biens viennent aux hommes par le canal d'un seul homme & par le ministère d'un Prince formé à l'école de la Religion ! Mais quel contraste avec ces fiers despotes assis sur des trônes dressés par la superstition , que la défiance couvre de son ombre , & dont elle n'ensanglante que trop souvent les marches : idoles couronnées , sans ame , sans courage & sans vertu , elles n'ont d'activité que pour absorber ce que les autres produisent , pour dévorer le germe des talents , dégrader & affliger l'humanité , élevées sur le trône comme sur un Autel , pour y favoriser la

fumée de l'encens, elles n'en descendent que pour frapper, détruire, écraser & nager dans le sang.

Après un tel contraste, nos adversaires nous objecteront - ils que le Christianisme n'est propre qu'à flatter les Souverains, à leur endurcir le cœur, à faire des tyrans, & qu'il tend au despotisme & à la servitude? Comme si le fait ne parloit pas plus haut que tous les vains raisonnements des faux Politiques; & en effet y a-t-il dans le monde de Gouvernement plus doux, plus modéré & plus heureux que celui des Etats Chrétiens? C'est là que le genre humain jouit de son état civil & naturel, & d'une félicité véritablement faite pour lui; c'est là que l'on trouve des Rois, qui n'affectent pas la divinité, & que l'on peut aimer sans les adorer & les craindre, comme des Dieux; c'est là que les Chefs sont sûrs d'être obéis, parce

qu'ils obéissent eux-mêmes aux Loix ; & que les trônes sont inébranlables , parce qu'ils portent sur les plus solides fondements , qui sont l'humanité & la justice.

Repoussons toute la honte de cette accusation injuste sur le front de la Philosophie , & disons hardiment que c'est elle plutôt qui , en divisant tous les intérêts , semble avertir les Puissances qu'il est temps de s'affermir & d'appuyer le sceptre : que c'est elle qui appelle à grands cris le despotisme ; que c'est elle qui apprend à porter les chaînes. Les siècles où l'on raisonna le plus , furent des siècles d'esclavage ; le Lycée & le Portique n'étoient que des écoles de servitudes , d'où sortirent ces lâches déclamateurs qui eurent la bassesse & l'impudence de donner à des tyrans & à des monstres , le titre de *peres de la patrie*. En un mot , que l'on me compose une

société

fociété de Philosophes , & à coup sûr nous aurons un vil ramas d'esclaves.

En second lieu , prétend-on qu'une fociété de parfaits Chrétiens ne feroit subsister , & qu'elle manqueroit de liaison ?

« Mais si chacun dans cette fociété » remplissoit son devoir , si le peuple » étoit soumis aux Loix , si les Chefs » étoient justes & modérés , les Magistrats integres & incorruptibles ; » si les soldats méprisoient la mort , » s'il n'y avoit ni vanité , ni luxe » , comme on le dit : en un mot , s'il y avoit tout ce qu'il faut pour rendre une fociété ferme & florissante , pourquoi ne subsisteroit-elle pas ? Sa liaison feroit la charité.

En ajoutant encore que le Christianisme est la *Religion du Prêtre* , que prétendent nos adversaires ? S'ils veulent dire qu'il n'y a que des Prêtres dans cette Religion , il feroit aussi

vrai d'avancer qu'il n'y a que des Rois ;
regale sacerdotium.

S'ils prétendent que cette Religion est de l'invention des Prêtres, ils se trompent ; elle n'est pas plus de l'invention des Prêtres que de celle des Législateurs & des Politiques, qui n'ont pu la recevoir dans l'État, sans en reconnoître l'utilité, laquelle en démontre si bien la vérité.

S'ils prétendent que cette Religion ne soit bonne que dans un Gouvernement théocratique, où l'État seroit l'Eglise, & où le Prince seroit le Pontife ; ou l'intérêt du Prince & celui du Prêtre ne seroit qu'un ;

S'ils prétendent que les devoirs de Prêtres sont en contradiction avec les devoirs de Citoyens, que la Religion absorbe la Police, que les Prêtres ne la regardent cette Religion que comme leur propriété & leur domaine ; que le Sacerdoce lutte sans cesse

contre l'Empire , & lui dispute la primauté ; que le Prêtre n'est revêtu d'une puissance spirituelle que pour inquiéter la puissance temporelle , pour dominer sur les Rois , pour ôter & donner à son gré les Couronnes , & que le trône ne soit pour ainsi dire , que le marche-pied de l'Autel : ils sont encore dans l'erreur , puisque l'esprit du Christianisme interdit toute domination à ses Ministres ; que la puissance spirituelle n'est faite que pour maintenir la temporelle ; que l'une n'a pour objet que les intérêts du Ciel , l'autre les intérêts de la Terre , & que toutes les deux ne tendent qu'à rendre l'homme parfaitement heureux.

Au reste , qu'importe comment on la qualifie cette Religion ! Elle n'en est pas moins celle qui , descendue du Ciel , a un Dieu pour Auteur : celle qui a été prédite par les Prophètes ,

apperçue des Patriarches , figurée par les Types de l'ancienne Loi , préparée par l'extinction de tant de Peuples , par la décadence & la chute des anciens Empires , & annoncée par quarante siècles descendus dans la nuit éternelle , qui ne furent que comme l'aurore du grand jour où elle naquit.

Elle n'en est pas moins celle qui , établie par douze hommes sans puissance , sans crédit , sans richesses , sans illustration , brisa les Idoles , renversa les autels du Paganisme en triomphant de la force par la foiblesse , & de la sagesse du monde par la folie de la Croix ; en humiliant tout orgueil , en renversant tout ce qui s'opposoit à l'œuvre de Dieu , & en multipliant les Martyrs & les miracles.

Enfin , elle n'en est pas moins celle qui , depuis dix-huit siècles , visible dans toute la terre , & sous la direction du Pontife Romain , se soutient

au milieu de l'agitation des choses humaines, de l'impétuosité des tourbillons, de la révolution des âges, & qui lutte avec une force incroyable & toujours victorieuse contre les erreurs & les passions.

Telle est, ô Politiques! la Religion que par mépris vous qualifiez de *Religion du Prêtre*, & contre laquelle vous vous élevez avec tant de chaleur & d'amertume. Or, comment concilier la droiture dont vous vous faites gloire, avec ces déclamations? Est-ce ignorance? est-ce mauvaise foi? Je me trompe, c'est l'une & l'autre.

Mais un des plus étranges paradoxes qu'ait avancé la fausse politique, c'est de prétendre que la Religion est nuisible aux véritables progrès de la société & à la grandeur des Empires, sous prétexte qu'elle proscriit l'ambition & le luxe; tandis que c'est la Religion qui porte les Empires au

plus haut degré de grandeur & de gloire dont ils soient susceptibles. Par elle, on se maintient avec douceur, on gouverne avec prudence, on négocie avec succès, on prend des résolutions vigoureuses & on combat avec courage. On regne au-dedans par l'amour, & au-dehors par ses conseils & par la confiance.

La Religion proscriit l'ambition; mais l'ambition n'est-elle pas cette passion qui ose tout, qui bouleverse tout, qui donne les plus terribles secousses aux Empires? Parcourez les annales du genre humain & voyez la guerre allumée dans presque tous les coins du globe, les légions foudroyées, les Peuples armés contre les Peuples, les Villes réduites en cendres, & les Empires écroulés les uns sur les autres & écrasés sous leurs énormes masses: tels furent les funestes effets de l'ambition.

Ces brigands qui prétextaient la vengeance de César, mais à qui l'ambition & la rapine mirent les armes à la main : sur-tout Octave & Antoine, ces deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans probité, qui s'étoient battus pour savoir lequel des deux resteroit maître de Rome ; qui se détestoient, & se soupçonnant mutuellement d'être des assassins, se fouillèrent avant de commencer les conférences où se fit cette abominable association, sous le nom de Triumvirat, dans l'Isle de Reno ; se fussent-ils vendus lâchement le sang de leurs parents ; de leurs amis, de leurs bienfaiteurs ; & eussent-ils ravagé la terre depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne ; en un mot, se fussent-ils fouillés de tant d'atrocités, si la Religion eût parlé à leur cœur & s'ils eussent connus les principes de la charité chrétienne ?

Pour ce qui est du luxe, je con-

viens encore que la Religion l'anathématise ; mais combien le luxe n'est-il pas funeste à la société ?

Quel est l'agent qui met en jeu tous les ressorts de la cupidité ? qui est-ce qui irrite nos desirs & multiplie nos besoins , au point de leur donner presque autant d'étendue que peut en avoir la totalité des biens apparents , si ce n'est le luxe ? Qui est-ce qui pervertit l'usage des choses , qui tire toute la considération du côté des richesses , qui trouble l'ordre social , confond tous les états , range presque sur la même ligne avec les enfants des Rois , le Publicain & le Traitant , accoutumés à éclipser tout par l'éclat de la dépense ? Enfin , qui est-ce qui porte le déshonneur au sein des familles , en mêlant le plus pur sang de la haute noblesse avec le limon de la roture , & soudant avec un vil métal ces alliances si disproportionnées
dont

dont nos peres eussent rougi ? C'est le luxe.

C'est lui encore , qui , multipliant la consommation sur le même sol où il diminue le nombre des consommateurs , & qui , remplissant les villes d'Artistes , tandis qu'il fait déserter les campagnes , porte à l'agriculture & à la population des coups plus funestes encore que les guerres , les émigrations , & même que le célibat , objet des déclamations éternelles de nos Philosophes ; mais qui , dans le Christianisme , est si souvent le résultat d'une haute vertu.

Enfin , c'est le luxe qui jette des ombres sur les Empires les plus florissants , qui en relâche les nerfs , qui en affaiblit les ressorts , en épuise toute la vigueur , en ébranle les fondements , & leur donne ce mouvement de gravitation qui les incline vers leur décadence & en précipite la ruine.

La pauvre Sparte que le pas des Termopiles avoit rendu si célèbre, après une existence de six cents ans, ne périt que parce qu'au mépris des loix de Lycurgue, elle préféra l'éclat de l'or à l'utilité du fer.

C'est le luxe qui vengea sur l'ancienne Rome l'univers dévasté, & peut-être que sans ce luxe effréné, malgré l'ambition des Grands, malgré ses divisions intestines, & malgré la vétusté de ses ressorts, debout dans ses antiques murs, cette Métropole du monde subsisteroit encore avec son Consistoire de Rois.

Concluons donc, en faveur de la Religion Chrétienne, & que nos adversaires eux-mêmes soient forcés de convenir, qu'au lieu de nuire à la société & à la gloire des Empires, en proscrivant l'ambition & le luxe, elle pourroit plutôt à leur solide grandeur & à leur éternelle durée.

Ce ne fera pas avec plus de succès que les Coriphées de la Philosophie, Ecrivains hardis, qui entassent paradoxes sur paradoxes, & qui abusent de l'éloquence, voulant persuader que la Religion rapetisse l'esprit, resserre le génie, lui donne des entraves, avilit les facultés de l'ame, & ne fauroit former que des citoyens peu affectionnés à la patrie, des citoyens inutiles & des soldats pusillanimes.

Mais nous savons que c'est au contraire la Religion qui ennoblit le cœur, qui élève l'ame, qui la rend capable des plus sublimes efforts : témoins les Constantin, les Charlemagne, les Louis IX, grands sur le trône, grands dans les combats, plus grands encore aux pieds des autels.

Nous savons aussi que c'est elle qui étend, pour ainsi dire, les facultés

intellectuelles , & semble agrandir la sphere de l'esprit humain.

Quels esprits plus ornés , plus sublimes , plus vastes que les Docteurs de l'Église & les SS. Peres qui étonnerent l'univers par une érudition immense ! ces vives lumieres qui dissipèrent les ténèbres du Paganisme , qui ont éclairé les siècles précédents , & dont l'éclat rejaillit encore jusques sur le nôtre ; ces beaux génies dont les ouvrages presque divins sollicitent encore notre respect & notre admiration pour leurs immortels auteurs ! Mais non , décidons plutôt que ces Princes si justement exaltés dans nos Annales , ne furent que des ames d'une grandeur équivoque , incapables de vues neuves & relevées , des ames même pusillanimes ; & il le faut bien : c'est la Religion qui les forma.

Décidons aussi que ces oracles de l'Église enseignante , un Tertullien , un

Arnobé, un Lactance, un Justin l'Apolo-
giste, un Chrysofôme, un Ambroise,
un Jérôme, un Augustin, un Thomas,
un Bossuet, ne furent que des esprits
foibles & des génies subalternes ; & il
le faut bien, puisque la Religion les
avoue pour ses profélytes & pour ses
défenseurs ; mais nos Philosophes, ces
Sages du dix-huitième siècle, qui se glo-
rifient d'être les apôtres de la raison,
parce qu'ils ont pu rompre les chaînes
de leur Baptême, se donneront pour
les seuls êtres pensants, pour les seuls
spéculateurs profonds, pour les seuls
génies ? Et parce que presque à chaque
page de leurs libelles ils se font écriés,
avec cet enthousiasme qui les caracté-
rise ; ô humanité ! ô bienfaisance ! ô
patrie ! ne se regarderont-ils pas comme
les seuls hommes importants dans la
République, les seuls bons Politiques,
les seuls Citoyens affectionnés à la
patrie, les seuls vraiment utiles ; tan-

dis que les fideles croyants, les ames justes & les serviteurs de Dieu ne feront que des Citoyens peu affectionnés à la patrie & inutiles à la société.

Citoyens inutiles & peu affectionnés à la Patrie; pourquoi? Parce qu'ils ne connoissent ni les intrigues, ni les cabales, ni la haine, ni les rivalités; parce qu'ils tiennent encore à la probité, à la justice & à la simplicité des mœurs antiques.

Citoyens inutiles & peu affectionnés; pourquoi? Parce que, livrés à la conduite d'une Providence invisible, & subordonnés à la volonté du souverain Modérateur, qui, infiniment bon & sage, dirige tout à une bonne fin & tend toujours au plus grand bien des individus, comme du tout, ils bannissent toute inquiétude de leur cœur, sans être indifférents pour les bons ou les mauvais succès, sans que la Patrie en soit moins l'objet de leurs

affections , de leurs prieres , de leurs vœux & de leurs travaux ; fans en être moins bons peres , bons époux , bons freres , amis généreux & fideles fujets.

Citoyens inutiles & peu affectionnés ; pourquoi ? Parce que tous leurs mouvements étant réglés fur les faintes Loix , ils craignent de s'enorgueillir de la prospérité publique , & ne se laissent point abattre dans l'adversité ; parce qu'ils ne s'abandonnent point à des transports que l'empire de la raison fur les sens doit toujours réprimer , & qu'ils ne se permettent point de murmures aussi inutiles , qu'injurieux à la Divinité ; parce qu'ils ne s'attachent point à ce monde comme étant leur fin dernière ; parce qu'ils ne fixent pas tellement les yeux fur cette terre qui les a vu naître , qu'ils perdent de vue la véritable Patrie , la Patrie permanente & éternelle , à laquelle ils tendent avec toute l'ardeur de leurs desirs.

Enfin, Citoyens inutiles & peu affectionnés ; pourquoi ? Parce que, ne préférant pas les Hommes à Dieu, la Terre au Ciel, l'Être suprême à l'État, ils ne s'exposent pas à tout perdre pour entrer dans les vues singulieres des faux sages & pour mériter les applaudissements de quelques mauvais Politiques.

Cependant, ce sont ces hommes soi-disants *Citoyens inutiles* qui, dans les calamités publiques, présentent des ressources presque toujours efficaces ; ce sont eux qui, dans les secrets jugemens que le Seigneur exerce sur son peuple, savent le rendre propice ; qui, dans des temps de sécheresse & de stérilité, ouvrent le Ciel par la force de leurs gémissemens & de leurs prières, en font descendre la pluie bienfaisante, dissipent les orages, arrêtent les fléaux & éteignent la foudre.

Ce sont ces Citoyens soi-disants *inutiles* ;

viles, qui, décidant bien plus du destin des États que ceux qui sont à la tête des affaires, qui par leurs vœux déterminent la victoire, & , comme Moïse, avec leurs bras élevés vers le Ciel, enfoncent bien plus de bataillons que les bras des combattants, & que tous les foudres de guerre.

Ne les considérez pas seulement entre le vestibule & l'Autel, dans leur oratoire & aux pieds du Crucifix ; qu'on les arme pour une juste défense, qu'on les mette aux prises avec l'ennemi, & qu'on les mène sur le champ de bataille. Là, ils ne joueront pas un rôle moins intéressant. Quels hommes & quels soldats que ceux qui, animés par les motifs de la Religion, pénétrés intimement de la présence de l'Être suprême sous la main de qui ils agissent, & ayant toujours devant les yeux la sainte image de la patrie & de l'humanité, servent

César comme ils servent Dieu. Ils se feront percer de mille coups avant que l'usurpateur approche du trône ; & tandis que le son des instruments bel-
liques leur dit à chacun, *souviens-toi que tu es mortel*, la Religion, à travers des feux qui frappent leurs yeux, leur découvre des flammes éternelles pour les lâches, & fait briller une couronne de gloire pour ceux qui auront fait leur devoir. Alors le soldat est inébranlable ; c'est un mur d'airain : pour lui il n'y a plus de péril, & des bataillons hérissés d'acier ne sont plus à ses yeux qu'une foible barrière. On aime à mourir, & il est doux de verser son sang pour la patrie quand on est assuré d'être couronné au dernier soupir, d'enlever la palme, & de passer du temps à l'éternité en se couvrant d'une gloire immortelle.

On convient que les soldats chrétiens sauront mourir, mais on

veut qu'ils ignorent l'art de vaincre.

Eh quoi! la crainte de Dieu est-elle donc un titre exclusif à la victoire? la piété est-elle incompatible avec la connoissance de l'Art Militaire? Ne peut-on adorer l'Être suprême & être soumis à ses loix, sans s'exposer à devenir la proie de l'usurpateur, sans se laisser égorger impunément? Et les justes n'ont-ils donc ni force, ni courage, ni bras? Dès qu'ils se signaleront par des prodiges de valeur, dès qu'ils préféreront mille morts à une fuite honteuse, dès qu'ils feront tout ce qu'il faut pour vaincre, pourquoi la victoire se refuseroit-elle à leurs efforts?

Concluons donc que, s'ils savent mourir, ils ne sauront pas moins vaincre; & des soldats qui ne sauroient ni mourir ni vaincre, ce seroient des soldats raisonneurs & philosophes: l'Orateur d'Athènes, qui armoit la Grece contre

le Roi de Macédoine , qui , à grands cris , appelloit ses concitoyens au combat , & qui lançoit des foudres , ne se montra intrépide que dans la Tribune ; & les armes à la main , à la bataille de Chéronée , il agit en Philosophe.

Enfin, les faux Politiques soutiendront-ils que les motifs humains sont plus réprimants que des motifs religieux , & qu'adroitement maniés par un Législateur habile , ils produiroient le même bien que l'on prétend attribuer au Christianisme ?

Mais dans quelque hypothèse que se jettent l'amour du paradoxe & l'enthousiasme de la fausse politique , les motifs humains seront toujours trouvés insuffisants.

En effet , des motifs dont l'action s'étend ou se rétrécit , selon qu'ils touchent plus ou moins l'intérêt personnel ; des motifs qui n'ont de consistance & de vie que dans les regards

publics , & qui par conséquent ne sauroient être ni de tous les temps , ni de tous les lieux ; des motifs qui abandonnent l'homme à toute sa foiblesse ; dont plusieurs ne portent que sur le faux , & n'ont de prise que sur quelques imaginations ardentes ; enfin , des motifs qui , tristes fruits de l'amour-propre , tombent avec leur fragile appui ; ne manifestent-ils pas toute l'impuissance de la loi , pour maintenir l'ordre , la paix & l'harmonie dans le corps social ?

De plus , l'œil de la loi ne perce point dans le secret des ténèbres ; les replis du cœur échappent toujours à sa vigilance , & la main qui reste enchaînée sous les regards publics , saura bien s'en dédommager. La crainte est au peuple ce que la force est au ressort qu'elle tient assujetti : cesse-t-elle un moment à le contenir , le ressort part , & renverse tout ce qu'il ren-

contre. Mais que fera-ce ? si le Gouvernement civil vient à se corrompre, si le Chef a des intérêts séparés de ceux de ses membres, si l'amour de la patrie s'éteint dans tous les cœurs, si l'on devient tout à la fois injuste, foible, & méchant ; alors tout sera perdu : la loi fera muette : inutilement feroit-elle gronder son tonnerre qui n'exciteroit qu'un vain bruit : on ne punira point parce qu'il y auroit trop de coupables. Quel ciment pourra, dans cette situation critique, empêcher la dissolution d'un corps dont toute la vigueur sera épuisée, & qui, par l'affoiblissement & la corruption de ses parties, tend à un entier dépérissement.

Il n'appartient donc qu'à la Religion de remuer efficacement les deux grands ressorts des Etats, qui sont l'espérance & la crainte, avec lesquels on mene les hommes à tout, quand elles

ont pour objet la vie future. La Religion apprécie les actions vertueuses, distingue les apparences de la réalité, offre des récompenses que la société toute seule ne sauroit donner: elle seule inflige des peines éternelles, & oppose la promesse des biens à venir, à la dépravation du cœur humain & à la fougue des passions.

Ajoutez que les motifs religieux, étroitement liés à l'ordre immuable, exercent continuellement leur action, tiennent tous les Citoyens en haleine dans la carrière de l'honneur, & les poussent vigoureusement vers le bien public; tandis que les grandes passions qui ne sont propres qu'à exciter des orages & des tempêtes, le plus souvent ne réussiront qu'à ébranler les trônes & à perdre la patrie.

Maintenant, s'il falloit décider entre la Religion & la Philosophie; s'il falloit trouver des coupables envers

la société : je voudrois non seulement que l'on comparât les mœurs pures, saintes, irréprochables des parfaits Chrétiens, avec les mœurs pour le moins équivoques des Philosophes ; mais je demanderois encore que d'un côté l'on plaçât le Volume sacré de l'Évangile, & de l'autre cette foule de Libelles émanés seulement depuis dix ans de tant de plumes licentieuses ; j'exigerois que l'on ne prononçât qu'après avoir rapproché la Morale de Jésus-Christ de ce corps monstrueux de Doctrine que renferment ces pernicious Ecrits, & qui fera douter à la postérité si elle ne doit pas le jour à une race sans vertu, sans mœurs, sans patrie, sans Religion & sans Dieu.

Quelle vertu ! si l'ame n'est qu'un souffle, l'esprit une disposition d'organes, la pensée qu'une combinaison de la matiere subtile, toute opération intellectuelle l'effet de la nature des fluides
&

& de la circulation du sang , si les erreurs sont nécessaires , si tout acte de la volonté est forcé par le fatalisme.

Quelles mœurs ! quand tous les liens de la société sont détendus , quand toute idée de vertu est effacée , quand toute notion du bien & du mal moral , du juste & de l'injuste est confondue , anéantie ; quand les devoirs les plus sacrés sont mis au rang des bienfaisances , traités de préjugés , tournés en dérision.

Quelle Patrie ! quand on s'échauffe sur la dépendance de César , qu'on met en problème le droit de commander , & que toute autorité est sapée par le faux système du contrat social ; quand l'égoïsme a corrompu & avili tous les cœurs ; quand tous les rapports des Citoyens sont détruits , quand chaque individu veut faire centre , ou quand le phantôme de *Cosmopolisme* , à force de montrer au loin la Patrie &

de lui donner de l'étendue, fait qu'elle n'existe plus nulle part.

Quelle Religion ! quand Jesus-Christ, le maître de la vérité, est traité d'imposteur & d'ambitieux politique ; quand son Eglise est travestie en Vierge folle ; quand on rejette tout culte & que l'on méconnoît toute révélation.

Quel Dieu, ou plutôt quel monstre de Divinité que celle qui, le bandeau sur les yeux, sans sagesse, comme sans Providence, trouve toujours que tout va bien, qui ne met point de prix aux vertus, & sommeille sur le trône de la mollesse, lorsqu'il faudroit lancer la foudre.

Voilà donc, ô prétendus Philosophes ! ce qu'ont produit dans ce siècle les lumieres que vous nous vantez tant ! Et que sont-elles ces lumieres dont la foi n'est point le foyer ? que de fausses lueurs, que de brillants phosphores qui trompent, qui égarent, qui menent

au plus affreux précipice ? Que sont-elles ces lumieres , que des instrumens dangereux entre vos mains , que des torches ardentes capables de porter par-tout l'incendie & de tout consumer ? Que sont-elles , par rapport à vous , hommes superbes ! qu'un avantage funeste , qui vous est commun avec satan , le plus orgueilleux & le plus malfaisant des êtres ?

D'ailleurs , si ce sont là les monuments de votre zele pour l'humanité ; n'est-ce pas l'usurpation la plus criante que de s'arroger les titres d'*amis des hommes* , de *protecteurs de la société* , de *bienfaicteurs du genre humain* ? N'en êtes-vous pas au contraire les fléaux les plus redoutables ? Détruire tout , & n'édifier rien , c'est votre talent . . . malheureux talent qui n'est que pour le mal . . . talent des Erostrate .)

Je viens à vous , Lecteurs chrétiens , zélateurs du culte antique , ames saintes ,

qui avez droit d'attendre d'un Apologiste de votre Religion, des paroles d'onction & de salut: sachez donc ce que cette Religion est pour vous, & ce que vous devez être pour elle.

Lorsque vous promenez vos regards sur les rives de la Seine & sur ces belles contrées que nous habitons, avez-vous jamais réfléchi qu'elles furent, il y a seize siècles, le théâtre de la superstition & le centre de l'erreur, & que les anciens Gaulois, nos peres, ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, y dormoient à l'ombre de la mort.

Teutatès avoit des Temples & des Autels, là où nous adorons le Dieu véritable; des Prêtres imposeurs distilloient le poison du mensonge, là où nous rompons le pain de la parole sainte; & le cruel Druide, enfoncé dans la profondeur des bois, où il célébroit ses mystères horribles,

immoloit à ses Divinités sanguinaires des victimes humaines , là où nous immolons l'agneau sans tache , & où coule le sang de l'alliance pour le bonheur de l'humanité.

Telle fut autrefois la Religion des Gaules , & telle est celle de la France , depuis que , vainqueur par miracle , Clovis reconnut le pouvoir du Dieu des Chrétiens , & se purifia dans les eaux du Baptême.

Alors la Religion de Jesus-Christ sortant des ténèbres où elle étoit enveloppée , monta sur le trône , & s'assit à côté de son auguste profélyte : ensuite elle marcha avec le conquérant & suivit ses drapeaux ; portée avec son héros sur les aîles de la victoire , elle s'étendit jusqu'aux Pyrénées , dans toute la nouvelle Monarchie des Francs qui se formoit alors , & qui , depuis , subsiste avec elle... & peut-être par elle....

Voilà donc , ô Français ! votre plus ancien comme votre plus bel appanage ! la Religion.

Verrons-nous encore d'un œil tranquille les perfides complots que l'on trame contr'elle ? L'impiété fait tous les jours les plus étonnants progrès ; rivale audacieuse , la Philosophie , d'une main sacrilege , tente de renverser son trône & d'usurper son Empire ; la foule des conjurés qui ont conçu contr'elle une haine implacable , lui portent les coups les plus terribles... & vous ferez insensibles... & votre cœur restera dans la plus criminelle indifférence... Indifférence , toutefois que vous n'avez que pour elle !

Si je vous disois en ce moment ; ô mes Concitoyens ! voici l'ennemi... Il s'avance à grands pas.... Déjà il a franchi vos frontieres , il est sous vos murs & à vos portes : la patrie est exposée , votre Roi est en péril... Ah ! je

vois voler aux armes un peuple de héros.

Eh bien ! voici l'ennemi... & l'ennemi de votre Religion. Il n'est pas aux frontières , il n'est pas sous vos murs ; il est au milieu de nous , il assiege nos Temples , il menace nos Autels.... L'Arche Sainte est sur le point de tomber entre les mains des profanateurs & des impies : voilà le péril... & voici votre devoir...

Ce que vous eussiez fait d'abord pour le Prince & pour la patrie , comme Français ; faites-le maintenant pour votre Religion , comme Chrétiens.

Où m'emporte l'ardeur du zèle ? Arrêtez.... douce , paisible , bienfaisante , votre Religion abhorre le sang. La priere , le jeûne , l'aumône , l'oraison , la vigilance , la pratique des vertus , voilà les armes de la Milice sainte.

Mais quel usage en faisons - nous de ces armes puissantes ? Ne semble-

t-il pas même que nous soyons d'intelligence avec ses ennemis ? J'en atteste les mœurs de la génération : tant d'aversion pour la Croix, tant d'amour pour les superfluités ; cette légèreté si incompatible avec le sérieux de la Foi, le goût de la frivolité devenu le goût dominant de la nation, cette avidité de lectures profanes, cette fureur des spectacles ; ces doutes volontaires qui ébranlent les fondements de la croyance, ces regards téméraires portés jusques sur le sanctuaire de la Divinité ; cet esprit de système qui gagne, l'abus de la critique, la dérision des choses saintes si commune parmi nous ; cette avidité à saisir tout ce qui réveille & justifie la force des passions, l'attrait des penchans devenu la loi capitale, la dépravation presque générale, la couronne de la pudeur flétrie, & les délires de l'imagination corrompue substitués

ritués à ces sublimes écrits où se peignent l'humanité & la vertu.

Qu'ajouterai-je ? Préceptes évangéliques violés sans remords, conseils évangéliques renvoyés comme des maximes surannées à l'antique simplicité de nos bons aïeux, la Foi altérée, la terreur des menaces affoiblie, & l'espérance des biens invisibles presque anéantie. Encore un degré de corruption... Encore un pas vers la Philosophie... & nous ne sommes plus Chrétiens.

O France ! ô ma Patrie ! portion la plus florissante de l'Eglise, n'aurois-tu donc résisté, pendant le cours de tant de siècles, au schisme, à l'hérésie, & au fanatisme armés de flammes & de poignards, que pour périr, dans ces derniers temps, par le poison de l'incrédulité ?

Mais non : du haut des Cieux le Seigneur veille au salut de cette Mo-

narchie ; il aura pitié de sa Nation chérie , & notre héritage ne nous fera point enlevé. S'il verse sur nous la coupe de sa fureur, du moins il nous épargnera ce dernier trait de vengeance.

Et déjà tout semble ranimer nos espérances ; une Héroïne chrétienne, la gloire de la Religion & du Carmel , a démenti les vaines spéculations d'une fausse sagesse , & annonce hautement par son exemple qu'il reste encore de la foi sur la terre & des vertus à la Cour ;

Je parle de cette auguste & pieuse LOUISE , qui, semblable à Marie , plus grande & plus sage dans son choix que Marthe , a pris la meilleure part. *Maria optimam partem elegit.*

Qu'une aussi éclatante victoire remportée par la Religion sur le monde, est pour elle un heureux pronostic contre l'impiété !

En vain donc les héros de la Philosophie se font-ils vantés d'avoir fait pâlir le *triste* flambeau de la Foi devant les lumières d'un siècle éclairé ; d'avoir arraché le *bandeau de l'erreur* aux nations, d'avoir brisé ce qu'ils appellent le *prisme enchanteur* & le *talisman de la superstition*, d'avoir confondu ce qu'il leur plaît de qualifier d'*impostures sacerdotales* ; enfin, d'avoir creusé le *tombeau du Christianisme* : les insensés ! qu'attendent-ils de leurs efforts audacieux ?

Celle qui a triomphé non seulement des complots de la synagogue & des intrigues des Prêtres, mais encore de la fureur de la Gentilité & de toute la Puissance Romaine ;

Celle qui a triomphé non seulement de la profonde corruption des Néron, des Tibere, des Domitien, des Commode, des Héliogabale, des Maxime, des Galérus, des Maximin, tous

ces monstres couronnés qui déshonorèrent le trône & l'humanité ; mais encore de la fausse vertu des Titus, des Antonin, des Trajan, des Marc-Aurele ;

Celle qui a triomphé des Edits sanglants & de la persécution affreuse des tyrans, comme de la politique méchante de l'Apostat Julien, qui employoit les vexations colorées, les feintes carettes & la dérision de l'Evangile, pour assouvir la haine personnelle qu'il portoit à Jesus-Christ, & pour abolir le Christianisme ;

Celle qui a triomphé non seulement de l'aveugle cruauté de ces Empereurs païens, mais encore du zele inconsidéré & fanatique des Empereurs & des Rois Chrétiens, hérétiques, fauteurs de l'hérésie, souvent aussi cruels que les premiers, & toujours plus opiniâtres ;

Celle qui a triomphé avec éclat de

l'ancienne Philosophie & de ses plus redoutables sectateurs , tels que les Crescen , les Celse , les Porphyre , les Hermogene , ces Dialecticiens si subtils , ces Patriarches de l'impiété ;

Enfin , celle qui a triomphé pleinement de tous ses ennemis , dans tous les siècles & dans tous les genres de combats...

Avec quelle facilité ne devons-nous pas espérer qu'elle triomphera de ces hommes nouveaux qui blasphément ce qu'ils ignorent , & de cette Philosophie qui fait notre affliction !



FIN.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Discours Apologétique de la Religion, contre les faux Politiques du siècle* ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 18 Janvier 1773. RIBALLIER.

P E R M I S S I O N.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur LOUIS JORRY, Fils, Imprimeur - Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un *Discours Apologétique de la Religion*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs

Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à

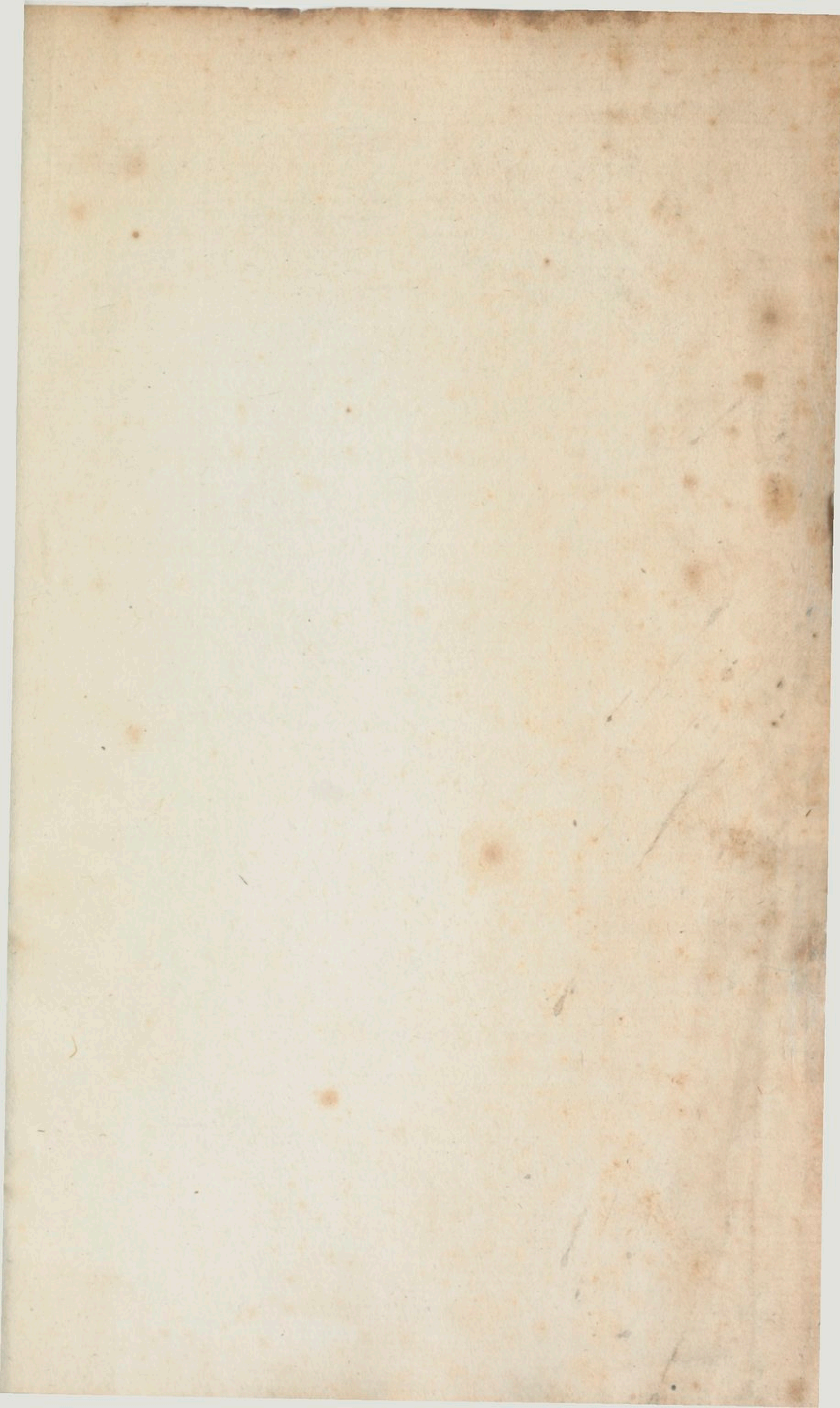
ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dixieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-treize, & de notre regne le cinquante-huitieme. Par le Roi, en son Conseil.

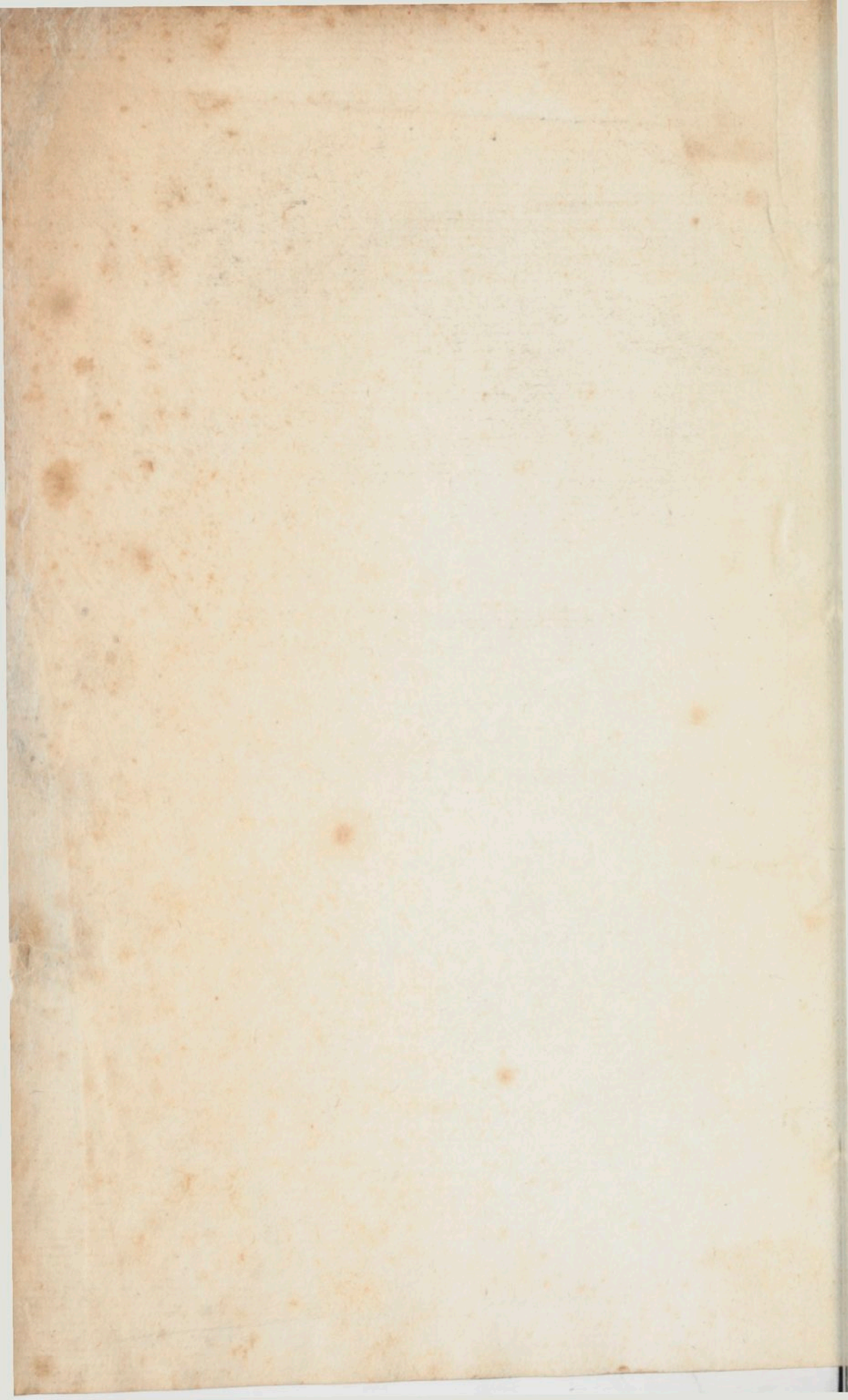
LE BEGUE.

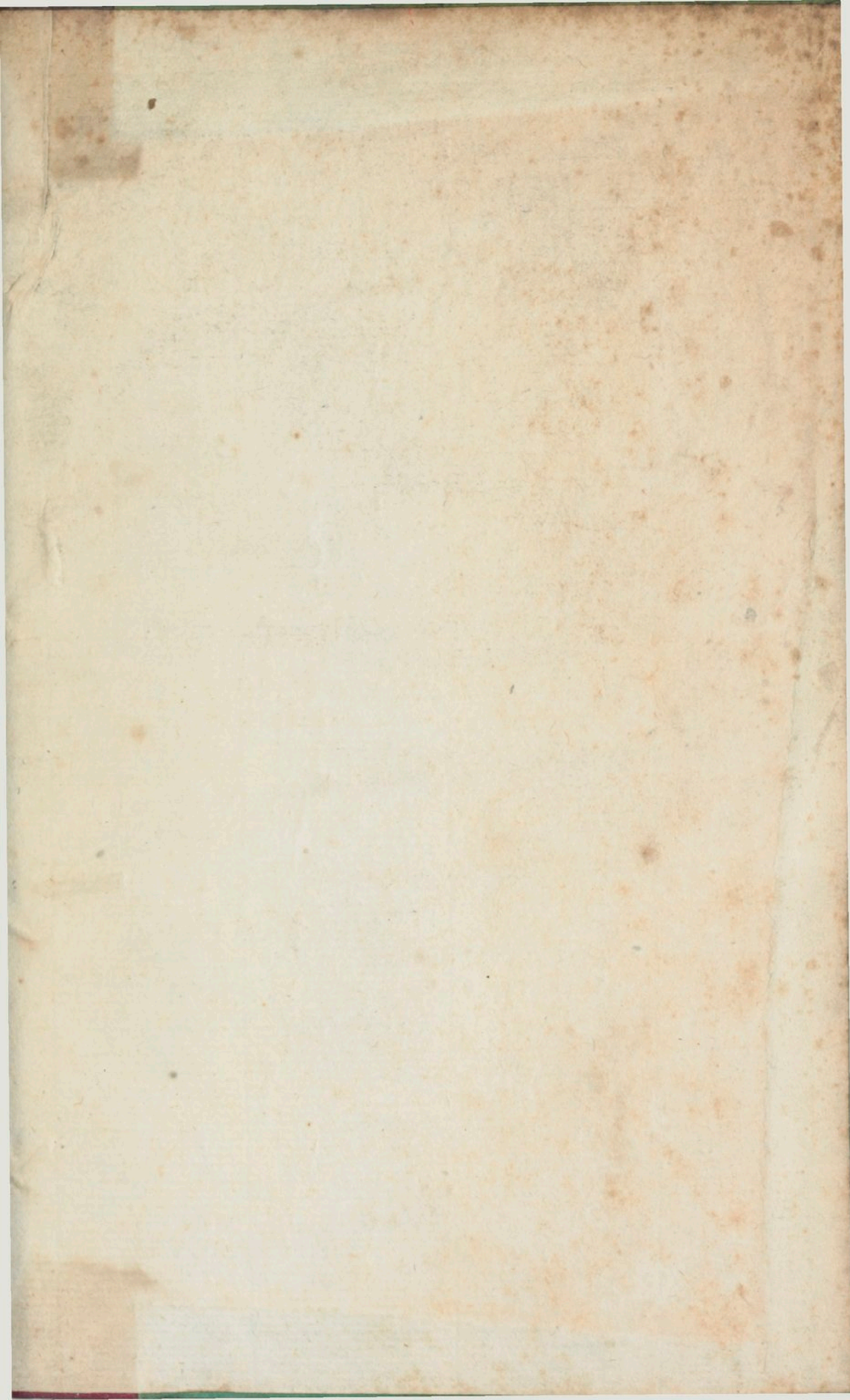
Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 2254, fol. 34, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires-Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 13 Février 1773.

C. A. JOMBERT, Pere, Syndic.

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY, Fils, rue de la Huchette, près du petit Châtelet.







D
D